Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 63 (1925)

Heft: 2

Artikel: Comment on devient riche

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-219263

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 30.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration : Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne PRĖ-DU-MARCHĖ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER Palud, 3 - LAUSANNE

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6 .six mois, Fr. 3.50 - Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace. Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

ARMOIRIES COMMUNALES



Paudex. - Le « Conteur » a déjà donné les armes de cette commune en faisant remarquer le caractère antihéraldique et défec-tueux de ces armoiries franche-ment laides. Ces armes figurent sculptées, sur le nouveau bâtiment scolaire de cette commune. Elles ont été heureusement modifiées

de la manière suivante et consistent actuellement en un écu rouge avec bande horizontale blanche ondulée traversant l'écu dans son milieu, au-des-sus se voit un coq « hardi » blanc. La bande on-dulée représente la rivière la Paudèze, le coq est une allusion parlante au nom de Paudex, pau en patois veut dire coq. Enfin les couleurs adoptées rouge et blanc sont celles de l'Evêché de Lausanne dont Paudex faisait partie.

Villars-Tiercelin s'est donné en 1923 les armes suivantes: un écusson divisé verticalement en deux

son divisé verticalement en deux parties blanc et rouge qui sont les couleurs du chapitre de Lausanne dont Villars dépendait, une bande ondée bleue traverse le champ ainsi formé. Cette bande ondée représente la Mentue qui limite



cette commune au sud.

Vaulion a un écusson blanc;
sur la partie inférieure est un V
rouge et dans la partie supérieure
trois cœurs réunis par leurs pointes; un de ces cœurs est vert, un autre rouge et le troisième d'or. D'après l'ouvrage de MM. Dubois et Cornaz, sur les armoiries communales vaudoises on aurait

là les couleurs de la République helvétique. On la les couleurs de la République helvetique. On ne peut pas qualifier cet écusson de bel écu quoiqu'il ne soit pas antihéraldique; nous n'aimons pas béaucoup voir figurer des lettres dans les armoiries, c'est peu décoratif. On constate la présence des trois cœurs « appointés » sur plusieurs édifices et fontaines et sur une enseigne d'auberge, entr'autres. C'est une armoirie style « marque à feu ». On prétend que l'amour est une vertu des gens de Vaulion, de là les trois



LO RAMOUNEU ET LOU FRATÉ

UAND bin étài ramouneu, Janeau à Derbon étâi ion de stau coo que sant adî guie, adî dzoïâo que dâi quinson. Quand l'îre aguelhî su son étsîla, dein lè tsemenâ, que fasâi crir crâ, ein amont, ein avau, po dérotzî la soutse, on l'oûïssai que tsantave sa tsanson :

Tsemenâ! tsemenâ! L'è Janeau que vo remésse. Tsemenâ! tsemenâ! Janeau va vo z'ècovâ. Crin, crin! crâ, crâ! crin, crâ!

On coup, ie passave devant la boutequa ao fratè Pâirodzo, on farceu que n'ein valiâi pas doû. Ein lo guegneint passâ, Pâirodzo sè dit:

- Vaitcé Janeau à Derbon. Mè preingne que pu mè teni de lâi djuvi on tor.

Adan l'appele Jeaneau et lâi dit de ramounâ sa tsemenâ.

Faut que vo diésso que cllia tsemenâ l'avâi reféte tandu lo tsautein qu'on lâi avâi rein refé de fû. N'avâi dan pas de la soutse po reimplliâ on get de mousselion. Janeau l'è tot parâi montâ dedein et l'a fé ètat de grattâ, de grattâ, mâ rein ne vegnâi avau que dâo mortâ. Quand l'è redècheindû, va vè Pâirodzo po sè fére payî et lâi dit

- L'è on franc.

— Quemet! on franc! que lâi fâ lo fratè. Tè laisso la souse ein pâyemeint et te dusse ître bin conteint : on mouî quemet ein avâi.

Lo ramouneu l'a bin vu que Pâirodzo s'ètâi fotu de li. L'a fé asseimblliant de rire. Mâ sè desâi ein li-mîmo:

Pouèson de Pâirodzo! Atteind-tè pî! Ser-

Vait-cé quauque teimps aprî que Janeau, son ètsîla et son raclliet que passant ti lè trâi dèvant la boutequa âo fratè. Bete, lo raclliet et l'ètsîla dévant l'ottô et dit dinse à Pâirodzo:

- L'è demeindze l'abbayî. Vo foudrâ mè copâ on bocon lè cheveu!

Lo fratè preind lè tailleint et sè met à rongnî à châ. L'è que l'âi avâi on momeint que s'ètâi pas fé tondre. Et pu lâi avâi de la soutse permi clliâo cheveu et avoué la châ cein fasâi on mastic que copâve la molâie âi tailleint. Pas moin de dhî iâdzo que lo fratè l'è z'a repassâ po pouâi arrevâ âo bet. Vo dio que l'a vu dâo payî. Aprî cein l'a faliu lo rasâ. Onna barba de ra-

mouneu ne vo dio que cein. Lo rajão fasâi quasi atant de crin crâ que quand Janeau l'ètâi dein sa tsemenâ avoué son raclliet. Lo fratè n'à pas pu fini avoué lo mîmo. L'a bo et bin faliu ein preindre on autro. Janeau s'è fé adan betâ pè lè djoûte dâo venaigro et dâo cheint bon pè la tîta. Aprî s'è décoféi avoué on panaman tot proûpro dèvant lo meryâa. Pairodzo lâi fa adan:

L'è trâi franc!

- Quemet! trâi franc! que repond Janeau. Vo laisso lè cheveu et lè pâi de barba ein pâyemeint : on mouî quemet ein avâi!

Vo mè redâide oncora! Pâirodzo l'a rizu, mâ dzauno. On fin trâove adî on pllie fin.

Marc à Louis.

Comment on devient riche. — Ne me dites pas que vous avez fait fortune avec vos pâtés d'alouettes, sans y mettre autre chose que des alouettes... vous y mettiez bien un peu de viande de boucherie?

- Oh, peu de chose... par ci, par là un peu de che-

Dites la vérité : vos pâtés, c'était tout du che-

— Mais non, je vous assure. Si vous voulez l'exacte vérité, c'était moitié, moitié : un cheval, une alouette, une alouette, un cheval...

Une bonne prière. — Un évêque se trouvant à ta-ble, voulut prendre un plat. Il se brûle les doigts et ne peut retenir un affreux juron.

L'un des convives sortit son calepin et se met à

Qu'écrivez-vous là, lui demanda l'évêque.

-Eh parbleu. Je prends note, afin de me rappeler, de votre prière pour les brûlures.

COMMENT ON FAIT DES HOMMES



OUS nos journaux ont parlé du projet d'ériger, à Montbenon, un monument à dériger, à Montbenon, un monument à feu le colonel Secretan, directeur de la Gazette. Nous ferons, sans doute, plaisir à plusieurs de nos lecteurs en publiant l'article ci-dessous, paru en 1902 dans la Semaine littéraire :

Mes souvenirs d'adolescence les plus nets se rapportent à la maison paternelle.
Elle était si vivante, si animée, si gaie, cette petite maison qu'à son retour au pays mon père avait construite à Beaulieu pour y loger sa nombre de la construite à Beaulieu pour y loger sa nombre de la construite à des la construite à de la construite à breuse famille!

Il avait passé presque toute sa vie à l'étranger, a Stockholm pendant quelques années, puis, pendant trente-deux ans à La Haye, comme pasteur de l'Eglise wallonne. Il avait rencontré ma mère dans un presbytère d'Anvers; elle était Alsacienne, belle comme le jour, m'ont dit des amis qui l'avaient connue à cette époque. Mon père avait quarante ans quand, en 1837, il l'épousa ; ma mère en avait dix-neuf ; ils ont vécu ensemble pendant trente-huit années et eurent quinze enfants.

Quand, en 1861, mon père rentra dans le can-ton de Vaud, ce qui avait été le rêve de toute sa vie, car il ne voyait rien de beau au monde comme son pavs et, dans son pays, sa ville de Lau-sanne, nous étions déjà une nombreuse famille. Elle s'accrut encore, en sorte que, au bout de quelques années, la maison se trouva trop petite pour tout ce monde. On se serra. Alors déjà la vie était chère à Lausanne et nous grandissions avec des appétits de louveteaux et des trous aux semelles de nos souliers et au fond de nos culot-tes plus souvent qu'il ne fallait. Mon père n'avait pas de fortune et sa pension n'allait pas dans les gros chiffres. Quand, à la fin du mois, les comp-tes des fournisseurs arrivaient, ma mère se lamentait ; jamais on n'avait vu des enfants dé-chirer leurs habits et dévorer la nourriture com-me les siens ; une vraie calamité! Mon père la

consolait de son mieux :

— J'aime mieux que mon argent aille chez le boulanger ou chez le cordonnier que chez le médecin ou chez l'apothicaire, avait-il coutume de dire. Ça nous encourageait. Il avait une con-fiance absolue dans la Providence, mon brave père, et contemplait le fond de sa bourse vide

avec une sérénité de patriarche. Néanmoins, il fallut aviser. Mes parents se décidèrent à prendre des pensionnaires, cette suprême ressource des ménages lausannois en pareille extrémité. C'était très bien, mais où les mettre ? La maison était déjà pleine comme l'arche de Noé. On s'ingénia, on chercha et on s'ache de Noe. On s'ingenia, on chercha et on s'a-visa que, sous les tuiles, il y avait encore un peu d'espace libre. Quelques douzaines de briques placées de champ, quelques bouts de planches, un peu de mortier et de plâtre firent de ravissantes mansardes. Il y faisait un peu chaud en été et, en hiver quand la bise glacée faisait grincer les gi-rouettes, on la sentait bien passer dans les inters-tices du toit. Mais cela nous était bien égal. Pour nous réchauffer, nous chantions Bérenger:

Dans un grenier, qu'on est bien à vingt ans!

Les belles chambres restèrent pour les pensionnaires. I' en vint.

Alors, ce fut dans la maison un tintamarre in-vraisemblable. Nous étions vingt à table. Au-jourd'hui encore, je ne comprends pas comment ma mëre a pu y tenir, malgré son admirable vaillance et sa constitution de fer, d'autant moins que les cuisinières et les bonnes, elles, n'y te-naient pas du tout, et filaient les unes après les